

La géographie au XXXIIIe Congrès de l'ACFAS

Pierre Cazalis

Volume 10, numéro 20, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020636ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020636ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cazalis, P. (1966). La géographie au XXXIIIe Congrès de l'ACFAS. *Cahiers de géographie du Québec*, 10(20), 333-334. <https://doi.org/10.7202/020636ar>

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

La géographie au XXXIII^e Congrès de l'ACFAS

Le nombre (27 au total) et la qualité générale des communications présentées devant la section de géographie du XXXIII^e Congrès annuel de l'A. C. F. A. S., tenu à Montréal, auraient tout lieu de nous satisfaire. La plupart portaient sur la géographie du Québec, respectant ainsi le but qu'avaient assigné à l'A. C. - F. A. S. ses fondateurs : assurer une pénétration large et profonde des sciences dans le milieu canadien-français et, par là, développer nos connaissances sur ce milieu. Le Canada dans son ensemble, ou les pays étrangers, n'étaient pas pour autant absents de cette réunion, puisque 4 exposés leur étaient consacrés.

La ferveur pour la géomorphologie est toujours vive au Canada français, ainsi qu'en témoignèrent 10 communications. Tandis que la morphologie périglaciaire en est à l'ère des bilans et des cartes régionales de synthèse (bilan lexicologique illustré de L.-E. Hamelin et F. A. Cook, et cartes géomorphologiques de la région Bas-Saint-Laurent - Gaspésie ou de la région de Lancer, en l'occurrence), qui témoignent déjà de sa maturité, la morphologie littorale, sous l'impulsion de J.-C. Dionne, est enfin l'objet de recherches systématiques.

Par contre, la géographie physique québécoise délaisse toujours la biogéographie qui, sans les deux excellentes communications de nos confrères botanistes Grandtner et Jurdant, eût une fois encore été absente de ces assises, tout comme la climatologie, presque totalement abandonnée aux géographes anglophones du Québec, qui, d'ailleurs, la défendent fort bien.

C'est à la géomorphologie, en résumé, que notre « géographie physique » doit son dynamisme qui s'est illustré cette année, ainsi que l'a déjà souligné M. Ludger Beauregard, par la réalisation de documents de synthèse fort importants : cartes et glossaire illustré.

Pourtant, la « géographie humaine » dans son ensemble, plus encore que la géomorphologie, semble avoir apporté à ce congrès les contributions les plus originales, en particulier dans le domaine de la géographie de l'espace ou de l'aménagement. Quatre cartes d'un intérêt majeur ont été présentées :

- carte des zones de polarisation (J.-V. Frenette),
- carte des régions administratives (J. Girard),
- carte de la répartition de la population (L. Trotier),
- carte de l'utilisation du sol sur la rive nord du Saint-Laurent entre Québec et Montréal (P. B. Clibbon).

Ainsi sommes-nous en possession de documents essentiels au réaménagement du territoire qui s'amorce dans le Québec. Tout aussi importants, quoique limités aux domaines du territoire de réaménagement du B.A.E.Q., sont les travaux de cartographie physique présentés par les chercheurs de Mont-Joli.

Le bilan scientifique de ce XXXIII^e Congrès s'avère incontestablement positif. Nous craignons toutefois que les géographes n'aient pas tiré d'assises pourtant bien organisées par l'Université de Montréal tout le profit qu'ils en espéraient à la lecture du programme. Il est fort regrettable, en particulier, de ne pouvoir assister à plus de la moitié des exposés. Leur répartition en deux sections aux horaires identiques et où s'entremêlent tous les sujets n'interdit pas, à priori, le déplacement de l'auditeur d'une salle à l'autre, selon les thèmes des communications. En pratique, cette gymnastique est difficile : le moindre

décalage horaire dans l'une ou l'autre des sections, de même que la volonté de ne point perturber par une migration massive les exposés déjà commencés, nous contraignent à en boycotter involontairement un certain nombre.

Est-il donc si difficile de les concentrer en une seule section et de les étaler sur deux journées, du moins lorsque leur nombre n'atteint pas la trentaine? Ou, selon une autre formule, pourquoi ne pas spécialiser les sections? Lors des dernières assises, la géomorphologie ou la géographie de l'aménagement justifiaient la création de sections spécifiques. Ou encore, le nombre à peu près égal des communications en « géographie physique » (12) et en « géographie humaine » (15) se prêtait à une autre forme de spécialisation en deux sections. N'est-ce pas poser un faux problème qu'invoquer l'unité de la géographie pour rejeter une solution pratique que plusieurs de nos confrères appellent depuis longtemps, et que nous aimerions voir adoptée pour le prochain congrès qu'organisera l'université Laval?

La variété des thèmes abordés, tout autant que le nombre et la qualité des communications, reflète l'épanouissement actuel de notre géographie. Mais ne témoignent-ils pas aussi d'une fâcheuse dispersion des efforts, compte tenu du faible nombre de spécialistes qui animent pour quelque temps encore notre discipline? Nous suggérons, pour ordonner nos efforts, que soit appliquée en partie du moins, lors des réunions de l'A.C.F.A.S., la formule que viennent d'adopter nos deux revues de géographie ou qu'appliquent déjà nos collègues sociologues : celle des numéros spéciaux, ou des colloques, consacrés à un seul thème (Montréal, le Saint-Laurent, l'Arctique, la Côte Nord ...). Sans brimer les efforts des chercheurs solitaires, cette formule permettrait peut-être d'accélérer et d'ordonner nos recherches sur les problèmes les plus fondamentaux de la géographie québécoise.

Pierre CAZALIS

Le colloque de l'Association des géographes du Québec

« Montréal, ville méconnue » aurait pu être le titre du dernier colloque de l'Association des géographes du Québec qui s'est tenu à Montréal les 23 et 24 avril 1966. Très précisément quatre années après sa fondation et afin de répondre à un vœu formulé lors du congrès de Victoriaville, l'AGQ a fait coïncider son assemblée générale annuelle avec un colloque portant sur la ville de Montréal. Il s'est agi d'un événement géographique de tout premier choix. Les organisateurs du colloque, Ludger Beauregard, Marcel Bélanger et Gilles Ritchot, méritent toutes nos félicitations.

Un programme chargé, trop chargé peut-être, était proposé aux participants. Il a eu le mérite de sensibiliser les géographes du Québec aux principaux problèmes de la métropole canadienne. La première matinée de ces deux journées de travail a été consacrée au rapport annuel du Bureau de direction de l'AGQ. Une des questions de régie interne discutées a remis en cause le nom même de l'Association. Cette discussion est née de la représentation de l'AGQ au Comité canadien de l'Union géographique internationale. Plusieurs membres de l'AGQ, souhaitant une représentation qui tiendrait compte du bi-nationalisme plutôt que du bon vouloir des dirigeants canadiens du Comité de l'UGI, ont proposé que le nom de l'AGQ tienne compte du cadre linguistique plutôt que des cadres strictement géographiques. Cette question complexe et « sensibilisante » à maints égards sera étudiée au cours d'une assemblée générale spéciale qui se tiendra vraisemblablement l'automne prochain, en même temps que l'A.C.F.A.S.